

PROLOGUE

Les toilettes de la Gare de Lyon.

La porte d'une des cabines s'ouvre. L'homme a une cinquantaine d'années, un attaché-case et un imperméable ouvert sur un costume de bonne coupe. Il est petit, gros, passablement dégarni et myope, très myope à en juger par l'épaisseur des verres de ses lunettes.

Il s'attarde un instant au lavabo, en s'épongeant le front. Les regards curieux, insistants du type qui s'affaire devant l'urinoir voisin semblent le contrarier. Alors il sort, jette une pièce dans la soucoupe de la dame-pipi puis descend lentement le petit escalier.

Devant lui, en bas, le flot matinal des voyageurs du métro : départs en banlieue, traversées de Paris, correspondances. L'homme hésite un instant. Il prend sa respiration comme pour une plongée en apnée puis se lance à son tour dans le couloir. Il marche assez vite, regardant fréquemment par-dessus son épaule. Inquiétude de l'itinéraire ? Peur d'être suivi ? Son regard, en tout cas, accroche plusieurs fois les yeux de personnes qui semblaient jusque là absorbées par leur propre routine : c'est un ouvrier en bleu de travail devant l'escalator des grandes lignes, un cadre en chapeau et loden vert accoudé avec son journal au comptoir de la buvette, ou cette fille qui met un temps fou à nourrir son casier de consignes.

A chaque fois, l'homme accélère le pas un peu plus.

Il arrive devant le portillon du métro, sort son ticket, l'engage et reçoit dans le dos une poussée terrible qui achève de le faire passer.

L'homme est blême.

L'adolescent qui vient de le bousculer pour passer avec lui, le laisse avec un petit sourire ironique. Derrière, le portillon claque.

L'homme se retourne et aperçoit le type au loden vert, à quelques mètres en retrait.

Le front en sueur, la main crispée sur la poignée de l'attaché-case, l'homme s'engouffre dans le couloir le plus proche. Il bouscule ou double quelques badauds inertes pour se jeter dans le premier virage sur un groupe compact et pressé qui marche à contresens.

Dans la bousculade, l'homme perd ses lunettes.

Le groupe passé, il se retrouve seul à quatre pattes cherchant ses verres à tâtons. Le couloir alentour est baigné d'une lumière diffuse. Les objets, les visages, tout est irrémédiablement flou, hostile.

L'homme repère enfin ses lunettes. Il va mettre la main dessus quand un deuxième groupe de voyageurs fait son apparition.

Une forêt de jambes et de pieds emplit son champ de mauvaise vision... en un craquement de langoustines brisées, les lunettes trépassent !

L'homme se relève, anéanti, le visage ruisselant; quelque chose entre la sueur et les larmes.

Devant lui, soudain, plusieurs silhouettes confuses. Celle de droite fait comme une grande tache verte, le cadre au loden ! L'homme s'arrache en titubant. Il débouche sur le quai alors que retentit la sonnerie de fermeture des portes.

La rame est là, bleue, floue bien sûr, mais là.

L'homme paraît donner un dernier coup de reins, une accélération dérisoire pour rejoindre la voiture qui lui fait face. Trop tard, la rame s'ébranle déjà et glisse de droite à gauche *sur l'autre voie*.

Emporté par son élan, l'homme dépasse le quai et bascule dans le vide.

Il a tout juste le temps de voir arriver sur lui la calandre bleue de l'autre rame, la bonne, qui rentre dans la station.

CHAPITRE PREMIER

La dernière image que je garderai de mon oncle vivant sera celle d'un gros jovial en train de siroter un café-cognac. Il venait de terminer sur un bout de nappe du restaurant une grille fort retorse et il était particulièrement fier de son 7 vertical : L'eau de Boris, en cinq lettres...

Comme à notre habitude, j'avais servi de premier cobaye et j'avais calé lamentablement sur cette définition sept, à la grande satisfaction de l'oncle. "Mais c'est Evian, l'eau de Boris, voyons !" avait-il dit dans une quinte de rires.

Je veux garder comme dernier souvenir ce visage hilare qu'il arborait et non pas le masque pâle et couturé au visage reconstitué par les employés de l'institut médico-légal.

Le flic chargé de l'enquête m'observe avec attention depuis quelques secondes. Je finis par marmonner un "oui, c'est bien lui..." et le lieutenant laisse retomber le drap blanc sur feu mon oncle.

– Je sais comme cette formalité peut être pénible. Je regrette d'avoir eu à vous infliger ça, mais vous êtes, enfin vous étiez sa seule famille...

Le type marque une pause, comme pour interpréter mon silence.

– Bon... Voici ses affaires personnelles...

D'une housse en plastique, il extirpe deux objets qu'il recueille dans sa main, avant de se lancer dans un inventaire à la Prévert.

– ... Son portefeuille avec tous ses papiers, enfin ce qu'il en reste ! Carte orange, carte d'identité, un billet SNCF aller-retour Melun-Paris... Peut-être venait-il vous voir, monsieur Bréhier ?

Je me complais dans un mutisme de mauvais aloi. Je n'ai rien à lui dire. Aucune envie de parler avec un étranger de cet accident stupide. D'ailleurs, je ne crois pas réellement à la mort de l'oncle. Je suis sûr que mardi prochain, comme chaque semaine, le téléphone sonnera sur le bureau de ma secrétaire à onze heures tapantes. Après deux ou trois bons mots échangés, Iris me passera en gloussant mon cher cruciverbiste. Je lui proposerai de déjeuner dans la brasserie d'un client mais il demeurera inflexible, fidèle à son éternel restaurant chinois du boulevard Diderot...

Pendant ce temps, le flic continue sa litanie.

– ...De la menue monnaie... et son trousseau de clefs... Petit trousseau, trois clefs seulement !

Il me tend le portefeuille puis semble faire de même avec les clefs quand il se ravise au dernier moment.

– ...Celles-ci sont les clefs de son appartement à Melun et de son coffre... nous avons vérifié... mais nous n'avons pas pu identifier la troisième... Pas d'autre résidence à votre connaissance ?

– Heu, non... pas à ma connaissance...

– Détail amusant, votre oncle avait fixé à chaque clef, une petite étiquette avec une définition bizarre, genre devinette ou mots croisés. Une déformation professionnelle, je suppose...?

– Oui, je suppose aussi...

– Celle-ci : Azertyuiop, c'est pour la porte d'entrée. Celle-là : Grosse Caisse, pour le coffre-fort, mais Smollet ?... J'avoue que nous n'avons pas trouvé.

– Smollet, Tobias George, romancier britannique du XVIIIème siècle, auteur de récits réalistes : *Roderick Random*, etc.

– Ah bon, j'ignorais... Et alors ?

– Alors, je ne sais pas : clef à Smollet... clef anglaise...

– Vous avez l'humour facile, monsieur Bréhier !

Ça, on me l'a déjà dit plus d'une fois. Le policier, visiblement convaincu qu'il ne pourra rien tirer de moi, laisse tomber dans ma main le trousseau de clefs. Au fond de la pièce, debout derrière l'employé de la morgue, un type nous observe, sans mot dire, avec un regard noir

halluciné. Je me dis que j'ai dû avoir affaire à un officier stagiaire et que l'autre est une sorte de supérieur superviseur. L'explication est naïve mais je m'en contente. Pas très longtemps, car dès que j'ai quitté ce mausolée de carrelages blancs encombré de chariots d'hôpital, je me rends compte que le bonhomme se met à me suivre. Il est à deux pas de moi, au feu rouge du square Albert Tournaire, ne faisant aucun effort pour se dissimuler... mais, quand le signal des piétons passe au vert, il reste tétanisé sur le trottoir, en proie à un débat cornélien, tandis que je traverse en courant le quai de la Rapée. Mon suiveur n'est pas très performant car il a totalement disparu de mon champ de vision lorsque je traverse la passerelle du canal de la Bastille.

Flic inefficace ou doux dingue hantant les locaux de la morgue ? Je ne connaîtrai sûrement jamais la réponse.

Je longe sur une centaine de mètres les façades d'immeubles cossus tout en lorgnant du côté du port de plaisance. Avec ce petit soleil hivernal, cela aurait pu être une agréable journée parisienne... un de celles qui vous mettent le cœur en joie et vous rendent amoureux de l'amour ! Comme cela, sans raison aucune...